

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

—Mes amis, leur disait-il, le phénomène que nous venons d'admirer est beaucoup moins rare que vous ne le croyez ; j'ai visité en Amérique la fameuse caverne de Montinouth et les curieuses gorges du Colorado ; en Autriche, les immenses souterrains des Alpes styriennes ; c'est tout un monde dont on n'avait pas idée il y a trente ans.

Mais on s'adonne plus que jamais à la science, à toutes les recherches scientifiques, et l'avenir nous réserve encore de grandes surprises. Je suis sûr que dans les Alpes françaises, et aussi dans les Pyrénées, que l'on croit bien connaître, on ferait d'étonnantes découvertes.

Une belle ardeur s'empara des jeunes ingénieurs.

—Si nous y allions ! s'écrièrent-ils.

—Ces régions ne sont pas comprises dans notre mission ; mais nous ne pouvons quitter ce pays sans avoir visité Montpellier-le-Vieux, appelé aussi la Cité du Diable, dont nous ne sommes qu'à quelques lieues.

—D'où vient ce nom de Cité du Diable ? demanda Lucien Delteil.

—Il s'explique assez naturellement : à une époque qu'il est impossible de déterminer, une convulsion du globe bouleversa cette région ; les eaux, dans une poussée formidable, enlevèrent les terres, toutes les matières friables, et ne laissèrent debout que les pierres, qui, dans leur ensemble, présentent l'aspect d'une ville maudite, dont les habitants auraient été exterminés par le feu du ciel.

Les peu nombreuses populations du pays s'éloignent avec effroi de ce lieu qu'ils appellent la Cité du Diable, et par opposition sans doute, au chef-lieu du département de l'Hérault, qui était pour les habitants de la contrée le type de la grande ville, ils donnèrent aussi le nom de Montpellier-le-Vieux à cet amas de ruines.

Dans leurs terreurs superstitieuses, ils évitaient si bien de parler de la Cité du Diable que l'existence de ces ruines n'a été connue qu'en 1883.

Après avoir admiré le village de saint-Véran, dont les maisons sont curieusement mêlées au chaos des rochers et aux ruines de vieilles tours féodales, nos touristes s'arrêtèrent au bord du torrent Bramabiau (beuglement de taureau) qui, après s'être frayé une route souterraine, jaillit à travers les rochers en flots écumeux.

Ils avaient devant eux, comme fond de tableau, les hautes cimes du mont Lozère et du mont Aigual, ces géants des Cévennes.

Enfin, tous près de la Dourbie, affluent du Tarn, ils se trouvèrent en présence de la Cité du Diable.

« A douze ou quinze kilomètres de Millau, dit M. Martel, un des explorateurs de la région, Montpellier-le-Vieux est une ville en ruines, mais une ville de rochers, construite par la nature et dégradée par les érosions. Cette cité aux monuments colossaux, suspendue au causse Noir, à quatre cents mètres au-dessus de la Dourbie, sur les remparts de Doloire, en tout semblables à ceux qui encaissent les vallées de la région des causses, couvre, avec ses dépendances, une surface d'environ mille hectares et ressemble de loin à la capitale détruite d'un peuple de géants.

« On se fera une idée de son aspect général si l'on imagine la triple combinaison de la forêt de Fontainebleau, avec ses pins et ses caprices rocheux, de la Suisse saxonne, avec ses arbres et ses piliers de grès, et des falaises cachoises avec leurs murs blancs et leurs ogives immenses.

« Absolument indescriptible est cette Pompéïa cyclopéenne toute sillonnée de rues, de carrefours, creusée de cirques, remplie d'obélisques et d'ares de triomphe. »

La nature, en ses merveilleux caprices, offre à Montpellier-le-Vieux, dans des proportions gigantesques, l'image de monuments créés par la main des hommes.

On y trouve une enceinte fortifiée, une citadelle, une cathédrale, un cirque qu'il serait facile de transformer en salle de spectacle, des rues et des ruelles où le voyageur qui n'est pas accompagné d'un guide peut facilement s'égarer.

C'est ce qui arriva à Lucien Delteil.

Souvent ses amis le plaisantaient sur ses distractions. C'est que, en effet, ses recherches et ses travaux scientifiques étaient troublés par d'autres préoccupations. Il se transportait par la pensée dans l'hôtel de la rue Boulainvilliers et surtout dans le petit appartement de la rue Godot-de-Mauroi, dans cette chambre où travaillait la jolie dentellière et dont le seul luxe était des bouquets de fleurs naturelles dans des vases.

Constamment il avait sous les yeux la ravissante image d'Emilienne et il se demandait :

—Que fait-elle en ce moment ? Pense-t-elle à moi comme je pense à elle ?

La dernière lettre de Mme Villarceau lui disait d'avoir toujours bon espoir, mais ne fixait pas encore l'époque où il pourrait revenir à Paris. Il trouvait long son exil.

Nos explorateurs avaient passé la journée dans la cité du Diable. Lucien avait l'esprit disposé à la rêverie et ne prêtait qu'une attention distraite aux explications de M. Frémigny, qui démontrait comment s'était opérée, à une époque qu'il cherchait à préciser, la convulsion terrestre dont ils avaient sous les yeux les prodigieux effets.

La petite caravane s'étant engagée dans une galerie resserrée entre de gigantesques rochers, qui avaient l'air de spectres d'un passé préhistorique, Lucien s'oublia dans un angle du cirque des Rouquettes, une des merveilles de la cité du Diable.

Quand il s'aperçut que la nuit allait le surprendre, il voulut rejoindre ses compagnons ; il les chercha et ne les retrouva point. Puis, la nuit étant venue, il se trouva perdu au milieu des rochers, et sans une torche pour se diriger dans ce labyrinthe.

Il n'avait qu'une chose à faire : chercher un endroit aussi commode que possible et s'y étendre pour se reposer et attendre le jour.

Il était accablé de fatigue ; malgré la fraîcheur de la nuit, il s'endormit enveloppé dans son manteau. Et il eut un rêve. Oh ! le rêve délicieux !

Il était dans une église, à côté d'Emilienne en toilette de mariée ; tous deux étaient debout, très émus, devant le prêtre qui bénissait leur union. Aux sons bruyants des orgues se mêlaient des chants et des cantiques ; il lui semblaient que c'étaient des voix d'anges qui chantaient.

Quand il se réveilla, la nuit était toujours épaisse et silencieuse. Mais aux premières lueurs du jour, il entendit les cris de ses compagnons qui le cherchaient et l'appelaient.

Alors, dirigé par les appels réitérés, Lucien ne tarda pas à rejoindre ses amis, qui avaient passé la nuit dans de mortelles inquiétudes.

On quitta la cité du Diable pour rentrer à l'auberge du village où la mission avait trouvé l'hospitalité.

Deux lettres y attendaient Lucien.

L'une était de Mme Villarceau, l'autre de son ami Paul Lebrun.

XV.—DEUX LETTRES

Voici la lettre de Mme Villarceau :

« Mon cher enfant,

« Prends encore patience pendant quelque temps ; j'ai toujours le ferme espoir de réussir ; mais je suis prudente et je sens que je ne dois pas être trop pressée.

« Tu connais l'affection de ton père et de ta mère ; ils sont fiers de toi et nous comprenons tous deux qu'ils rêvent pour leur fils un mariage brillant et riche. Mais s'ils ont des projets qui soient en opposition avec tes vœux et les miens, ils les sacrifieront, n'en doutons pas un instant, au désir de te voir heureux.

« Toutefois, pour ne pas compromettre le succès, je tiens à saisir l'occasion favorable de faire entendre ma voix, et je persiste à penser qu'il vaudrait mieux que j'agisse seule et que la présence du client pourrait gêner l'éloquence de l'avocat. Sans faire tort à ton intelligence, je crois que je m'entends un peu mieux que toi en diplomatie. Je te le dis encore, compte sur moi et attends avec confiance.

« Il me semble que je t'entends t'écrier, en lisant ma lettre :— « Déjà une page d'écriture, et ma grand-mère ne m'a pas encore parlé d'Emilienne ! »

« T'interdisant de lui écrire, je me suis engagée à la voir souvent ; tu sais que je tiens ma parole, puisque ce n'est guère que d'elle dont je te parle dans toutes mes lettres.

« Je ne puis comprendre comment elle joint à une si grande ardeur d'affection tant de réserve et de candeur ; c'est une flamme qu'elle contient en elle-même. Cependant, quand je lui parle des éloges que font de toi tes chefs et de la haute opinion qu'on a au Ministère de ton talent, tes capacités, je la vois toute rayonnante, et ses yeux sem-